

LA TRADUCTION ET LE «CHAMP DES ÉCRITURES»

N'est-il pas étrange que le plus important des livres du monde anglo-saxon soit une traduction? Plus on y songe, plus c'est étonnant, mais nous, de langue anglo-saxonne, y sommes habitués et c'est pour nous aussi indiscutable que la forme de l'Amérique. Pourtant c'est en soi un fait très extraordinaire. Les Indes, la Perse, le Japon ont leurs livres sacrés, ce sont des livres que leur sont propres, qui ont été pensés et écrits dans leur langue. Nos livres sacrés (la Bible est un livre au pluriel¹) sont des livres d'emprunt, mais ils sont devenus nôtres à travers ce procédé délicat et compliqué qu'on appelle traduction.

Quand on cite la Bible dans les pays de langue anglaise, on cite d'ordinaire la «King James», la version du roi Jacques², toujours la plus lue en dépit des attaques répétées et pas toujours injustifiées pour la détrôner. Pour des milliers de lecteurs, c'est une traduction vénérée et il est intéressant de remarquer que nous ne l'appelons pas traduction, mais version. On ne dit pas une version de Montaigne ou de Dante, mais on dit une version de la Bible et il y a le choix : la version grecque, celle de Douai, celle du roi Jacques. En soi, c'est significatif. Traduction et version sont proches, pour autant qu'il s'agisse du sens, mais ce que les mots suggèrent au-delà du sens littéral est différent. On préfère une traduction dans notre monde moderne et, sous de vagues prétextes d'exactitude, c'est le traitement que l'on inflige à des milliers d'écrits, bons ou mauvais indifféremment, mais une version c'est autre chose, une chose vulnérable au sens profond du terme.

Une version est littéralement l'acte de tourner ou de transformer. Un livre est transformé, et dans le cas de la Bible, si on se réfère par exemple à la King James, on a le sentiment inexprimable que le livre original s'en est quelque sorte changé en lui-même; l'âme du livre est sauvée. Cette traduction de la Bible est si profondément apparentée et à la pensée et à la sensibilité de la race anglaise qu'elle en fait désormais partie. C'est le livre

¹ Bible est un pluriel, du grec *biblia*, les livres, d'où en français le mot bibliothèque.

² *Le roi Jacques VI d'Écosse et I^{er} d'Angleterre.*

de ceux même qui ne le lisent pas, mais le considèrent comme leur héritage. Quand la *Version corrigée*³ fut introduite aux États-Unis, elle rencontra une forte opposition. Un homme très religieux, d'une des régions les moins éclairées, aurait dit que pour sa part il ne lirait jamais cette nouvelle version et il s'indignait que les paroles du Seigneur eussent pu être manipulées : elles étaient reproduites littéralement dans la Bible telles qu'elles avaient été prononcées et il était inconcevable que quelqu'un osât les modifier. Il fut évident, en lui posant des questions, qu'il croyait que Dieu s'était adressé au peuple d'Israël en anglais. Du strict point de vue de l'exégèse, il était victime d'une illusion, mais quelque chose de très émouvant et de profondément vrai se glissait dans ses propos; la race anglaise toute entière parlait par sa bouche.

À travers les siècles, les juifs se sont appelés d'eux-mêmes le peuple du livre, c'est-à-dire de la Bible. La race anglo-saxonne a des droits égaux à ce beau titre plein de fierté. Et même ceux qui se révoltent contre cette idée appartiennent encore à la Bible. Elle est à eux et ils sont à elle. Bien sûr la Bible n'est pas exclusivement à eux, elle appartient au monde entier, mais elle a marqué ceux de la race anglaise de façon absolue et a fait d'eux ce qu'ils sont. Quand Samuel Butler⁴ prend sa Bible et la flanque dans un coin, il accomplit un geste violemment anglais. Il rejette avec rage la Bible et son geste reconnaît le pouvoir du livre sur lui. S'il avait été italien, il n'aurait jamais jeté sa Bible pour la simple raison qu'il n'en aurait même pas possédé une.

La plupart des Anglo-Saxons, quand il lisent leur Bible, ne se rappellent pas qu'ils sont en train de lire un livre traduit. Leur amour est aussi sincère que celui des juifs pour le texte hébraïque, car c'est l'amour qui a naturalisé la Bible et en fait un livre anglais. La

³ *The Revised Version*. La version corrigée fut décidée à Canterbury en 1870. Des commissions travaillèrent à corriger les fautes de la King James. On adopta le système de traduction mot pour mot, le mot anglais collant au mot grec. Le Nouveau Testament parut en 1881 et l'Ancien en 1884. Accueillie sans enthousiasme, car toute poésie en était chassée. La plus belle Bible reste la King James.

⁴ *Samuel Butler* (1612-1680), poète satirique qui se moqua des puritains dans un poème dont beaucoup d'expressions sont passées dans la langue : *Hudibras*, histoire héroï-comique imitant *Don Quichotte*, et pleine d'esprit.

traduction est un texte original en lui-même, le livre a été récrit plutôt que traduit, l'esprit du texte hébreu s'est retrouvé dans la Bible du roi Jacques, mais le fait demeure que c'est une traduction et si nous la comparons avec soin, non avec d'autres traductions, mais avec le texte original⁵, nous découvrirons qu'il y a parfois de grandes inexactitudes.

Comme beaucoup d'enfants américains, j'ai appris la version du roi Jacques; ma mère nous la lisait et elle la lisait bien, non pas sur un ton de prêche, mais avec respect et naturel. Elle me transmet ce livre comme il lui avait été transmis; elle m'apprit à l'aimer et cet amour n'a jamais bougé. Cependant, à seize ans, je découvris deux autres versions que je lus avec un plaisir inégal, la version française et la Vulgate.

Le version française⁶ était très savante, avec toutes sortes d'explications au bas des pages. D'abord je n'y fis pas attention, car il me sembla que ce n'était pas la Bible, sans savoir exactement pourquoi. Ce que je considérais beau en anglais devenait plat en français et, j'hésite à le dire, de plus fort ennuyeux. J'étais embarrassé et déçu.

La Vulgate me fit aussitôt une forte impression. D'abord, à cause de mon ignorance et de ma jeunesse, je pensais que, le latin étant une langue plus ancienne, la Vulgate était nécessairement plus proche de l'original. En dehors de cela, j'étais emporté par la magnificence de la langue autant que par l'âge vénérable de la traduction. C'était, pensais-je, le livre que l'Église chrétienne lisait déjà quand l'Angleterre n'était encore qu'aux mains de demi-sauvages ne pouvant exprimer rien de semblable à une pensée. Chaque phrase baignait dans des vapeurs d'encens. Les plus familières et les plus simples de la Bible anglaise paraissaient ici revêtues d'une majesté qui dépassait mes rêves. C'était une joie de lire les Prophètes dans cette langue superbe qui «faisait résonner ses cris dans des coupes d'or». Je n'osais pas supposer que ce livre n'était pas la Bible, mais au contraire j'étais tenté de croire

⁵ Ce texte lui-même est une reconstitution de la tradition orale, comme ce sera indiqué plus tard.

⁶ C'était la Bible française de Crampon, une des plus acceptables en français, car celle de Sacy est belle et glaciale, celle de Calvin archaïque et celle de Lefèvre d'Étaples, la plus vivante, plus archaïque encore. Les traductions modernes qui se veulent plus près du texte et «scientifiques» n'en ont pas un meilleur style pour cela et sont ternes, parfois ridicules.

que c'était la seule Bible, la seule à l'exclusion de toutes les autres. Ce n'était pas, dans mon esprit, le même livre que la version du roi Jacques; il appartenait à un tout autre monde imprégné d'un esprit différent.

J'étais comme un homme en présence de plusieurs portraits supposés de la même personne et qui ne peut voir de ressemblance entre eux. J'acceptais l'idée que ces portraits, si différents de style et de sentiment, fussent réellement la même personne parce qu'on me le disait et que je n'avais aucun moyen de rechercher plus profondément la vérité. Ainsi je n'étais pas satisfait de ce qu'on m'avait appris quoique je n'eusse pas encore la possibilité de discuter cet enseignement, et je ne l'admettais qu'à contrecœur.

Les années passèrent, j'étais devenu assez familier avec l'allemand pour lire à livre ouvert la version de Luther et en découvrir la beauté. Me voilà encore affronté à un nouvel aspect de ce vieux problème. À beaucoup d'égards, je trouvais cette version très proche d'esprit de celle du roi Jacques. C'était, pour reprendre l'image des portraits, la même personne. Aussi je crus qu'ils offraient plus de ressemblance avec l'original que toutes les autres traductions que j'avais lues. C'était assez naturel, mais je reconnais que mes méthodes de comparaison d'alors n'avaient rien de scientifique, elles étaient plus d'intuition. Quand je parlais de la ressemblance d'une traduction avec l'original, je me référais surtout à l'esprit du texte ou à ce qu'on peut appeler une similarité d'impressions donnée par les deux livres. Cette similarité d'esprit n'était pas du tout singulière ou fortuite, quand on voyait combien proches étaient les versions anglaise et allemande.

Cependant, à l'examen de certaines parties de ces deux traductions, je découvris quelque chose de plutôt singulier qui me frappa : elles ne s'accordaient pas toujours. Par exemple, le quatrième verset du célèbre psaume XXIII qui dit en anglais : «Oui, bien que je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je n'aurai pas peur du mal»; en allemand nous avons : «Et même si j'errais dans la vallée des ténèbres, je ne craindrais aucun malheur.» Où est l'ombre de la mort? Me sentant un peu mystifié, j'ouvris la Vulgate et lus : «Et même si je marchais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais aucun mal.» Où est passée la vallée? L'allemand gardait la vallée et supprimait l'ombre de la mort. Saint Jérôme nous donne l'ombre de la mort, mais il n'y a pas trace de vallée. L'anglais nous donne les deux,

et sur ce point le français aussi, mais pourquoi ni l'allemand ni le latin?

Naturellement le sens du verset est en substance le même dans les quatre traductions, mais en feuilletant la Bible anglaise jusqu'au psaume LXXXIV pour lequel j'ai toujours eu une tendresse particulière, «Combien aimables sont tes tabernacles», je trouvai ceci dans la version du roi Jacques pour les versets 5 et 6 : «Bienheureux soit l'homme qui met sa force en Toi et qui a Tes voies dans son cœur. (Ici je m'arrêtai comme je l'ai toujours fait, me demandant si je comprenais bien ce que je lisais, et je poursuivis :) Qui traversant la vallée de Baca y fait un puits; la pluie aussi remplit les citernes.» Cette phrase était fort obscure et les notes en marge ne m'aidaient guère en expliquant que la vallée de Baca était celle où poussaient les mûriers.

Dans la Vulgate le texte disait : «Heureux l'homme qui met son secours en Toi, il s'apprête à monter dans cette vallée de larmes jusqu'au lieu que le Seigneur a choisi.» Je me frottai les yeux. Les citernes d'eau de pluie avaient disparu comme un mirage. Pour être sûr de lire le même psaume, je pris Luther et cherchai le même verset : «Bienheureux ceux qui tiennent de Toi leur force et de tout leur cœur marchent derrière Toi; qui, à travers la vallée des lamentations, se creusent des fontaines et leurs maîtres seront ornées de bénédictions.» Ainsi les citernes étaient présentes, mais avec elles des professeurs! Mes recherches s'arrêtèrent là pour l'instant et je refermai les livres avec un sentiment de malaise et de méfiance dont je n'arrivais pas à me défaire.

Dans l'un des plus célèbres livres de la mystique juive, le Zohar, il y a un magnifique passage sur la Bible. Elle y est comparée à une vaste et puissante forteresse. Le peuple se promène au pied des hautes murailles et lève les yeux vers les créneaux, mais c'est tout ce qu'il voit de la forteresse. À l'intérieur de la citadelle, cependant, il y a une très belle jeune fille. Elle est prisonnière et essaie de communiquer avec son amant qui est au-dehors. Lui regarde et regarde ces murailles et soudain, à travers une fissure entre les pierres, la jeune fille agite la main vers lui. La jeune fille, c'est naturellement l'esprit, le sens secret du livre, et son amant est l'étudiant de la Bible qui est amoureux de toutes les saintes paroles.

Moi aussi, j'étais dans la forteresse quand je lisais des traductions, et la prisonnière, c'était la langue hébraïque qui pouvait seulement jeter un regard, pour ainsi dire, à travers

les lézardes de la sombre muraille et faire signe à l'amoureux du livre.

En 1919, j'étais étudiant à l'Université de Virginie. Là, chez un libraire, je jetai mon premier coup d'œil sur une Bible hébraïque que j'achetai sur-le-champ avec une grammaire pour l'accompagner. Je ne pouvais pas rentrer plus vite dans ma chambre que je ne le fis pour commencer aussitôt à apprendre l'alphabet hébreu, et mes difficultés commencèrent en même temps. J'allai demander à un étudiant israélite comment prononcer les consonnes et il insinua vaguement que n'étant pas juif je ne réussirais jamais à bien parler. Quand il ajouta que j'aurais à dompter pas moins de sept conjugaisons, je fus consterné. Je lui suggérai de me lire le tout premier verset de la Genèse. Il le fit, et avec une infinie gravité... Les mots semblaient venir du commencement de la création; tantôt douces, tantôt rauques, les étranges syllabes m'emportaient loin en arrière à travers un espace de temps presque incommensurable, en arrière et en arrière à travers les siècles jusqu'aux jours où l'homme s'adressa pour la première fois au Tout-Puissant, employant ces sons mêmes pour exprimer ses pensées.

La très grande antiquité de l'hébreu avait en elle-même quelque chose de redoutable. Et sa grammaire aussi. J'étais plein de courage quand j'entendais mon ami juif lire les premiers mots de la Genèse, mais mon enthousiasme faiblit considérablement lorsque, resté seul, j'ouvris la grammaire et butai contre les règles de l'accentuation. Vite je refermai le livre et le mis de côté avec la Bible hébraïque à une belle place, sur l'étagère du haut de ma bibliothèque. La forteresse semblait plus farouche que jamais.

Mon intérêt pour l'hébreu renaquit dix ans plus tard après que j'eus longtemps pataugé dans les traductions contradictoires de la Bible. Mais j'étais bien décidé cette fois à arriver à un résultat. J'allai voir un de mes amis au Collège de France, car je vivais alors à Paris, et il me conseilla de demander à un rabbin de m'apprendre l'hébreu, en ajoutant que les rabbins étaient les seuls à connaître réellement cette langue.

Ce n'était pas très difficile de trouver un rabbin à Paris en 1935. Je doute que le mien ait connu autre chose mieux que l'Ancien Testament, et il le connaissait de la première à la

dernière ligne, par cœur et dans la langue originale⁷. Ce savoir, je le lui enviais plus que les mots ne peuvent l'exprimer. Il avait écrit une grammaire polycopiée qu'il me fit d'emblée apprendre par cœur, puis dès le deuxième jour nous nous plongeâmes dans le premier chapitre d'Isaïe. Là aussi je l'appris par cœur. Page après page, la Bible fut confiée à la mémoire dans la vraie tradition orientale; jamais je n'avais fait un effort pareil de toute ma vie, mais j'en fus amplement récompensé. Après de nombreux mois de travail acharné, j'acquis une connaissance de l'hébreu capable de me faire entrevoir le visage que j'avais connu jusqu'ici par des portraits.

Je pouvais me promener à travers ce que l'*Imitation* appelle si magnifiquement «le champ des Écritures», et ne plus dépendre d'un traducteur pour trouver mon chemin. Je m'aventurais à quitter mon guide pour quelques pas d'abord, puis pour de longues randonnées où je tombais plus d'une fois dans des fossés ou me perdais dans ce que les commentateurs appellent les «lieux désespérés», *loci desperati*, mais j'en savais assez pour me rendre compte que je voyageais dans un paysage dont jusqu'ici je n'avais que soupçonné la beauté. C'était un des pays les plus vieux du monde et il me paraissait aussi neuf que si les lourdes armées des traducteurs n'y avaient jamais mis les pieds. Le XXIII^e psaume n'était plus simplement une suite de paroles aux sons merveilleux pour être chantés dans une église, mais une oasis pareille à celles que j'avais vues aux confins du désert africain, à l'ombre des palmiers-dattiers assombrissant les eaux fraîches du repos. Et quand le vent se levait, comme il le fait si souvent dans l'Ancien Testament, ce n'était pas simplement «une horrible tempête», mais quelque chose de sinistre qui criait et hurlait à travers les consonnes gutturales de l'hébreu. Quand David rage contre ses ennemis, il ne le fait pas dans le style exalté d'un théologien anglais du XVII^e siècle, mais comme un chef bédouin à l'œil sauvage, avec des sons grinçants venus du fond de la gorge et une gesticulation frénétique.

Tout cela n'était que la première impression, mais elle fut la plus puissante; je sentais que c'était là ce que les traducteurs ne pouvaient rendre, quelles que fussent leurs tentatives et quelque savants et sincères qu'ils pussent être. Cependant ils peuvent comparer le résultat

⁷ Il s'agit de *M. le rabbin Moïse Ventura*, qui écrivit une méthode hébraïque et fut à la tête de la communauté juive d'Alexandrie.

de leurs efforts avec l'original, la qualité du livre hébreu ne peut passer d'un langage à l'autre⁸; on est sûr que l'esprit du livre y est, car Israël savait parler au monde entier, mais quelque chose s'est perdu qui ne peut être retrouvé qu'en retournant à la source.

Ce fut une expérience excitante, ce travail de retour à l'original d'un livre que j'avais toujours si profondément admiré, mais j'étais imparfaitement équipé pour cette tâche, mon savoir étant encore très insuffisant, et je ne pouvais espérer acquérir la sensibilité de cette langue qu'un homme de sang juif possède de naissance. Cependant cela m'apprit énormément sur les difficultés de traduire. Un jour que je venais de lire un passage difficile dans Isaïe avec mon professeur, je lui demandai s'il croyait qu'on pouvait donner une bonne traduction de ces versets. Instantanément, il répondit non. Je lui demandai pourquoi. «C'est un poème», répondit-il un peu évasivement. Pour beaucoup ce serait une raison suffisante, mais il y a aussi d'autres difficultés. Comme je l'ai déjà dit, parce que les traductions diffèrent à un degré incroyable, c'est une tâche ingrate d'essayer d'obtenir un sens correct du texte des Écritures en comparant les traductions. Tel verset peut être rendu dans un sens plus satisfaisant par le français, tandis que le suivant paraîtra plus logique en anglais, et ainsi de suite de la Genèse à Malachie. Existe-t-il une traduction parfaite de la Bible? Cet admirable exploit d'érudition, la *Version corrigée (Revised Version)*, montre souvent des signes d'incertitude en face de passages mutilés ou altérés par d'autres lectures.

Quelques-uns des livres de la Bible ont voyagé mieux que d'autres dans leur longue traversée des siècles. Malgré de sérieux trous, les livres historiques se présentent comme un tout, d'un sens logique et satisfaisant, mais beaucoup de chapitres du livre de Job nous sont parvenus dans un tel état de mutilation que le travail des traducteurs est presque réduit à des suppositions. Une des études faisant le plus autorité sur ce sujet, la traduction et le commentaire du P. Dhorme, nous offre un tableau extraordinaire de ce qu'on pourrait appeler la bataille des traducteurs. Ceux qui ont étudié la Bible, croyance et langues mêlées, sont

⁸ Il faudrait renouveler le miracle de saint Jérôme ou confier chaque livre à des écrivains particuliers; on pourrait ainsi avoir une Bible où Claudel, Bloy, Rimbaud, par exemple, auraient chacun donné sa version du livre le plus proche de son tempérament. Ce serait un monument de la langue française. Je songe aux pages de Bossuet...

abondamment cités, quelques versets permettant plus de vingt interprétations différentes. Dans de nombreux cas ne restent seulement que trois ou quatre mots tentateurs, là où nous en avons besoin d'une douzaine pour donner un sens possible. Alors les traducteurs deviennent interprètes. Que resterait-il de nos propres livres s'ils subissaient de telles mutilations? Il y a un très beau poème de Victor Hugo⁹ sur un mendiant qu'il fait entrer chez lui pour lui donner à manger. Le mendiant a froid et le manteau qu'il porte sur les épaules est alourdi de pluie. Le poète le fait asseoir, lui donne un bol de lait et lui prend son manteau pour le faire sécher devant le feu. Ce manteau sombre est plein de trous et tandis qu'il sèche les étincelles des flammes brillent au travers pareilles à des étoiles dans un ciel noir. Comme le manteau du miséreux, le livre de Job est en lambeaux, mais à travers les déchirures brillent les étoiles.

Cette difficulté dont je parle est plus en rapport avec la critique qu'avec la traduction proprement dite, mais la difficulté avec quelques-unes de nos plus vieilles et vénérables versions est qu'elles ne sont pas justifiées par une critique solide. Quand elles se sentent incertaines, elles nous donnent une paraphrase. Ceci soulève une question d'un énorme intérêt pour les traducteurs en général : dans le cas où une traduction littérale *ne sonnerait pas bien*, n'est-il pas permis de paraphraser – c'est-à-dire de substituer à certains mots d'autres qui ne sont pas des équivalents exacts, mais qui donnent le même sens général?

En hébreu, comme dans toutes les langues, il y a des mots et des phrases qu'on ne peut traduire littéralement, parce qu'ils perdraient trop de leur sens dans cette opération. Par exemple, on ne peut pas dire en hébreu qu'un homme a quarante ou cinquante ans, on dit qu'il est le fils de quarante ou cinquante années. D'un point de vue philosophique, c'est très profond. Et dans le même genre d'idées-images, un homme coupable d'un crime est appelé fils de la mort. Les traducteurs de la Bible anglaise, quand ils furent confrontés avec de telles expressions, firent de leur mieux pour les rendre en anglais aussi littéralement que possible.

⁹ Victor Hugo, *Les Contemplations*, «Le mendiant».
«Son manteau, tout mangé des vers, et jadis bleu,...
Piqué de mille trous par la lueur de braise,
Couvrait l'âtre, et semblait un ciel noir étoilé.»

Ils étaient si imprégnés de la couleur de chaque mot des Écritures qu'ils préféraient courir le risque de faire porter à l'anglais des vêtements hébreux plutôt que de forcer la langue des Écritures à s'habiller à l'anglaise, de peur que l'anglais ne trahisse l'esprit de l'original. Peut-être pourrais-je mieux me faire comprendre en attirant l'attention sur ce qui s'est passé avec la Bible française du XVII^e siècle. Cette traduction était d'une approche différente. Pour le traducteur français, il s'agissait de transformer un livre de l'Orient en livre français afin que les Français pussent le comprendre. Ce principe semblait assez juste à cette époque, et pour n'importe quel livre autre que la Bible c'eût été bien. Le résultat fut que là où la Bible anglaise employait le bon vieux mot «ventre», la Bible française traduisait par «cœur», parce que ça faisait plus convenable!

Il est intéressant de voir à quel point les traducteurs anglais étaient modernes dans leur façon de traduire. Ils étaient résolus à donner à l'Angleterre un livre hébreu et, dans certaines limites, ils réussirent. Ce succès, ils le durent au fait – c'est le point sur lequel je désire insister – qu'ils comprirent que pour un livre comme la Bible seule une traduction littérale devait être faite. Cela est d'autant plus frappant qu'ils vivaient dans un temps où les livres étrangers étaient traduits sans aucune espèce de précision, en anglais comme dans les autres langues. Une étude fascinante pourrait être menée des phrases hébraïques qui se sont glissées alors dans la langue anglaise et s'y sont incorporées à travers la Bible anglaise¹⁰.

Mais le problème réel de la traduction va plus loin que de tourner de belles phrases et d'en donner de faciles à lire, c'est d'attraper l'esprit même de la langue qui va être traduite. Ernest Renan avait l'habitude de dire que l'hébreu est un langage d'enfant. En effet, il a les limites et les vertus d'une langue primitive; son vocabulaire est restreint comparé au vocabulaire du grec classique et sa syntaxe n'autorise que peu de diversité dans l'expression des sentiments et le récit d'une histoire. Il est parfois déficient de certaines façons de s'exprimer et d'autres fois presque trop riche. Ses éléments semblent contradictoires. À une

¹⁰ Quelquefois ces traductions littérales ressemblaient à du *nonsense*, mais la langue courante les a faites siennes.

Une expression que je soupçonne fortement d'être à l'origine hébraïque plutôt qu'anglaise est «prendre une chose à cœur» car c'est mot pour mot la façon dont l'hébreu exprime la même pensée. «La main haute» vient aussi d'une origine hébraïque.

certaine rudesse de texture s'allie une variété exquise de couleurs, c'est une riche et délicate broderie sur un tissu grossier. Un philosophe moderne se sentirait très gêné s'il veut simplement exposer ses idées; et il est significatif que plus tard les philosophes juifs de l'ère préchrétienne aient eu recours au grec pour s'exprimer. Mais il est encore plus intéressant que le livre qui nous parle du monde invisible dans des termes d'une magnificence jamais dépassée ait pu être écrit dans une langue si bornée dans le monde des sens.

Quelques langues offrent un meilleur véhicule que d'autres pour le traducteur des Écritures. Le français n'est pas très propice parce que le français, comme le latin – et le français est du *latin continué*, selon le mot de Remy de Gourmont¹¹ –, tend vers l'abstrait. L'anglais subira, je le suppose, le même sort avec le temps, mais un élément plus primitif, presque disparu du français, a été préservé. Le français ne nous donnera jamais l'émotion inquiétante d'un mot comme *doom* par exemple; il dira «jugement dernier» en appel direct à l'intelligence, et «jugement dernier» me fera penser, tandis que *doom*, «craquement des ruines», me fera courir pour me cacher sous une montagne. Toute la différence repose en cela.

De préférence à la beauté plus intellectuelle des mots latins, la barbare beauté des mots saxons est sans prix pour le traducteur de la Bible. Il y a aussi un rythme en anglais qui s'apparente au rythme de la poésie hébraïque – ce rythme qui a été si heureusement comparé au «battement rapide de deux ailes alternées, l'inspiration et l'expiration d'un cœur ému». Selon Tyndale, «les propriétés de la langue hébraïque sont mille fois plus en accord avec l'anglais qu'avec le latin. La manière de parler est pareille, si bien que dans mille endroits nous n'avons besoin que de traduire mot pour mot en anglais».

Le traducteur de la Bible devrait se considérer comme l'esclave du livre, répétant si possible mot pour mot ce que son maître lui dit. La Bible ne s'est pas bien tirée des mains d'écrivains trop conscients de leur art. Pour les Français, la traduction du livre de Job par Renan est un chef-d'œuvre admirable dans ce style simple, aisé, horriblement onctueux que beaucoup d'écrivains réputés travaillent dur à imiter. Mais où est le livre de Job dans sa

¹¹ Remy de Gourmont, *Esthétique de la langue française*.

brutale majesté? Je pense plutôt que ce qui nous est donné à l'imitation de Job, est un tableau d'Ernest Renan assis en redingote sur un tas de cendres. En ce qui concerne la Bible, une absence d'art est un art suprême. Chaque dix ans à peu près ou plus souvent, de nouvelles traductions nous sont données dans une langue ou une autre¹². C'est le signe de l'énorme vitalité du livre et des difficultés auxquelles se heurtent ceux qui en font une interprétation. Les traductions se démodent vite, et il arrive parfois que le style même vieillit et meurt. Mais les Écritures restent toujours jeunes, toujours fraîches, comme un éternel défi à l'art de la traduction.

Source : *Le langage et son double*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, pp. 179-203.

¹² Le temps passe, les études bibliques n'ont pas cessé de faire des progrès et je n'ai moi-même pas cessé d'apprendre. D'après une tradition très ancienne, saint Jérôme, écrivain inspiré, fut aidé dans sa traduction par des rabbins. Le seul texte écrit qu'on possédait alors était la Bible grecque des Septante; les rabbins lui firent redécouvrir sous les mots grecs le son même de l'hébreu. La tradition orale venait au secours de l'écriture. Plus tard on put reconstituer la Bible hébraïque de la même façon. Et les découvertes du XX^e siècle ont donné raison à ces savant rabbins, lorsqu'on a retrouvé dans des amphores à Qumrân des fragments de rouleaux bibliques en langue originale.